

préparation. Les habitués des expositions dorlotent d'avance l'animal qu'ils vont exhiber, et si bien qu'on laissera plutôt souffrir le reste du troupeau pour donner à ce privilégié la chance d'obtenir un prix. Je suppose que le prix obtenu dédommage du trouble, est-ce là une chose à encourager, et si ce système devait prévaloir longtemps, ne serait-il pas du devoir de tout citoyen de demander la suppression des Sociétés d'Agriculture? Non, ce système ne vivra pas toujours. Déjà, plusieurs Sociétés se sont prononcées et nous croyons pouvoir leur être utile en proposant dès aujourd'hui quelques réformes.

M. L. Delorme, ancien président de la Société de St.-Hyacinthe, disait, dans son rapport sur l'agriculture de ce comté, en 1859, que l'un des premiers défauts de nos cultivateurs, c'est leur négligence pour tout ce qui touche à l'égouttement des terres. On fait bien un petit bout de fossé ici et là, mais vaudrait presque autant n'en pas faire. Nous avons souvent remarqué le long de la ligne du chemin de fer de Québec à la Rivière-du-Loup des champs dont les planches du milieu sont de beaucoup plus basses que celles des côtés, de sorte que le fond des fossés est plus haut que la surface du champ dans cette partie. Comment veut-on que l'eau s'égoutte de même. Vaudrait tout autant demander à la montagne de se jeter à la mer. Pourtant tout le monde sait cela, comme on sait bien aussi qu'une bonne vache donne plus de profit qu'une mauvaise. Pourquoi donne-t-on un prix pour une belle vache? On veut tout simplement, en offrant une somme d'argent, stimuler cinquante, cent cultivateurs et leur faire adopter une chose que leur indifférence seule les empêche de voir.

Mais pourquoi ne pas faire pour l'amélioration de l'égouttement du sol ce qu'on veut faire pour celle du bétail. Laquelle est donc la plus importante? Que sert d'avoir de beaux animaux si, par notre imprudente négligence, nos champs ne produisent pas assez pour les nourrir. Cette année, on a vu des paroisses entières noyées par l'eau des pluies et l'on a senti cette automne le mal que le manque d'écoulement y a causé. A l'heure où nous écrivons il y a encore des blés qui n'ont pas pu mûrir. Et l'on s'en prend au temps, au soleil qui fait pourtant son possible. Ainsi voyez comme il travaille, ce pauvre soleil.

Par une cause ou par une autre il pleut pendant trois grands jours; il tombe une masse d'eau qui noie les guérets. Le beau temps revient, le soleil chauffe, l'eau disparaît peu à peu. Qu'est-ce qui la fait disparaître cette eau? Un petit bout de rigole à moitié remplie, un fossé tout tortu et qui souvent n'a pas d'issue, croisent le champ, par ci, par là. Le plus pressé s'est fait par là; et, le reste...? mais, c'est le soleil qui l'a bu, pompé, emporté. Ça ne va pas bien vite, les plantes ont le temps de se tanner de cette eau, de rouiller... de périr... mais, n'importe, chauffe soleil!!... Moi, je me croise les bras et j'attends que le torrent soit bu.

Voilà ce qui se passe et voici ce qui reste à l'automne: des blés tout verts, des orges renversées, des avoines sans presque d'amande et mouillées à ne pouvoir les conserver...

Qu'y a-t-il à faire devant de telles fautes. Faut-il crier que c'est mal, faut-il écrire un traité sur l'importance de l'égouttement des terres. Mais non, chacun le sait. Que faut-il faire donc? Etablir des prix tout comme pour le bétail. C'est toujours le même vice à combattre: l'indifférence, et il n'y a que l'appât d'une somme d'argent pour la vaincre. L'argent, c'est tout. Les Sociétés d'Agriculture en ont à dépenser pour ces choses-là, qu'elles le dépensent et vite, car le temps presse. Qu'il y ait un peu moins d'argent destiné au bétail, dans les concours et réservons-en pour les autres

branches de l'économie rurale qui sont peut-être encore plus négligées. L'égouttement des terres, les soins à donner au fumier, les cultures fourragères, tout cela, à notre avis, est plus important que cette prétendue amélioration du bétail. Nous osons dire qu'il y a très-peu à faire de ce côté-là relativement, à présent du moins, pour le plus grand nombre de nos cultivateurs.

Nous savons que tout cela est loin de la pensée de certains agriculteurs entichés des races étrangères et qui paraissent croire que là git la première et la plus pressante amélioration à préconiser auprès de nos cultivateurs. Heureusement que le nombre en est petit et que le public commence à apprécier à son vrai mérite le système de ces messieurs.

Pour nous, guidés par les conseils d'amis prudents et éclairés, nous voulons l'amélioration de l'agriculture dans ses premiers moyens de production: le sol, les cultures; l'industrie qui transforme les produits, l'économie du bétail suivra nécessairement la même voie. Chacun, en effet, n'a-t-il pas remarqué que le cultivateur qui sait et veut soigner ses champs, n'en reste jamais là et que le soin qu'il a de ses animaux est la suite nécessaire de celui qu'il a eu de ses champs, de ses cultures?

Nous aurions tort de laisser parler seuls ceux qui, en revenant de l'exposition, disent du mal des instruments nouveaux. Il y a, sans doute, des machines de luxe; mais le nombre en est petit et, certes, il y en a qui sont d'une utilité réelle. Il est vrai que le prix en est presque toujours trop élevé pour la plupart des cultivateurs; mais, il y a un moyen de se les procurer sans trop de sacrifices: se cotiser pour les acheter en commun. La communauté, l'association, voilà la grande ressource des petites gens pour aujourd'hui et pour demain.

Nous avons là-dessus quelque chose à vous proposer quand nos abonnés seront tous venus, ce qui ne tardera pas, au train dont marche la *Gazette des Campagnes*. En attendant, nous devons signaler un instrument bien utile, surtout quand les bras sont rares et que le temps est précieux. Nous voulons parler du râteau à cheval. Nous en connaissons un qui est à peu près parfait, et dont le prix est à la portée du grand nombre. On le trouve à St.-Hyacinthe, chez M. St.-Germain, le fabricant, et à St.-Anne la Pocatière, au dépôt de l'exposition permanente d'instruments, annexée à l'Ecole d'Agriculture de St.-Anne. Cette exposition d'instruments dans un vaste hangar, toujours ouvert au public agricole, est encore une innovation intéressante due à l'esprit d'entreprise du révérend monsieur Pilote, qui ne paraît pas vouloir s'arrêter dans la belle voie qu'il a ouverte. Grâce lui en soit rendues!!!

Parmi les nouvelles agricoles récentes, nous devons signaler celle de la fondation d'une société de cultivateurs, ayant pour but l'introduction, dans nos campagnes, de la culture de plantes nouvelles et utiles, comme le chanvre, etc., etc. Cette société est établie à St.-Laurent, Isle de Montréal par M. Ossaye, si avantageusement connu déjà dans notre pays, par son livre intitulé: *Veillées Canadiennes*. Pour être membre de cette société, il faut être souscripteur pour la somme de quatre piastres au fonds commun qui servira à l'achat de graines et à la publication de traités pratiques sur la culture des plantes proposées comme avantageuses à introduire. Nous félicitons M. Ossaye d'avoir doté le pays d'une institution qui, si elle est bien comprise, doit contribuer puissamment à l'amélioration du sort des classes laborieuses, à la campagne. Nous invitons M. Ossaye à nous faire part des progrès de son intéressante société; nos colonnes lui seront constamment ouvertes.